

LETTRES D'IRLANDE

À
MARIE ANNE DE BOVET

LETTRÉS D'IRLANDE

PRÉFACE

DE

M. VICTOR CHERBULIEZ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

GUILLAUMIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

RUE DE RICHELIEU, 14¹

—
1889

À

PRÉFACE



Quiconque lira ce livre, auquel je souhaite beaucoup de lecteurs, saura gré à Mlle de Bovet d'avoir réuni en volume les lettres aussi intéressantes qu'agréables qu'elle avait adressées de Dublin à la *République française*. On trouvera dans ces pages écrites avec une heureuse facilité, avec un gracieux abandon, des descriptions spirituellement enlevées, des anecdotes vivement contées, des tableaux de mœurs, des portraits qui ne sont ni flattés ni chargés et dont le peintre n'a pas besoin de garantir la ressemblance. Je m'empresse d'ajouter que ce livre attrayant est aussi fort instructif. Il n'en est point, que je sache, qui fasse mieux connaître le pays où sont nés Sheridan, Thomas Moore et M. Parnell, ni pénétrer plus avant dans cette question irlandaise si malaisée à bien comprendre, l'un des plus attachants et des plus douloureux mystères de

l'histoire, qu'on ne peut scruter sans ressentir de grandes pitiés mêlées à de grands étonnements.

Il n'y a pas de caractère national plus singulier, plus compliqué que celui de l'Irlandais, ni qui rassemble plus de contradictions apparentes. L'Irlandais est laborieux, dur à la peine comme à la souffrance ; mais il n'est pas industriel, il manque d'invention dans le travail. Il a l'esprit subtil, mobile, emporté, et plus de tempérament que de raison, et quand il est de sens rassis, il se soumet à la plus exacte discipline. Il a peu de besoins, et il s'abandonne à toutes ses fantaisies. Il passe pour vivre au jour le jour, pour ne rien prévoir, et personne n'a plus de suite dans les idées, n'est plus constant dans ses desseins, plus opiniâtre dans ses revendications. Il a l'humeur légère, mais il a aussi la mémoire tenace, il se ressouvient, comme d'hier, de ce qu'il était, il y a huit siècles. Ajoutez qu'il est et se dit le plus malheureux des peuples, et que ses maîtres qui lui ont pris tant de choses n'ont pu lui ôter sa vivacité franche, impétueuse, communicative, ni la fraîcheur et la jeunesse

de son imagination, ni sa bruyante et incorrigible gaîté. Si cruelle que soit sa destinée et en dépit des fatalités qui pèsent sur sa race, il offre au monde le spectacle bizarre d'un opprimé tantôt fier et colère, tantôt se raillant de ses douleurs et riant à la barbe d'un oppresseur morose. Par les contrastes qui sont en lui, il ressemble à son pays. Sur de trop vastes étendues l'Irlande n'est qu'une terre pauvre, maigre, ingrate ; elle ne laisse pas cependant d'être la verte Erin, l'Ile d'Emeraude, célébrée et chantée par ses poètes amoureux d'elle jusqu'à la folie.

Mlle de Bovet a beaucoup de sympathie pour les Irlandais ; elle rend justice à leurs qualités, elle fait grâce à leurs défauts. Mais, se défiant des entraînements de son cœur de femme, que le malheur attire, elle s'était promis d'être parfaitement juste, et en procédant à son enquête, elle s'est fait une loi de ne recevoir aucune impression et de n'adopter aucune opinion sans examen, d'écouter tout le monde, de confronter les témoins et de contrôler les témoignages, de tenir la balance égale. Elle a causé avec des membres de la Ligue et avec